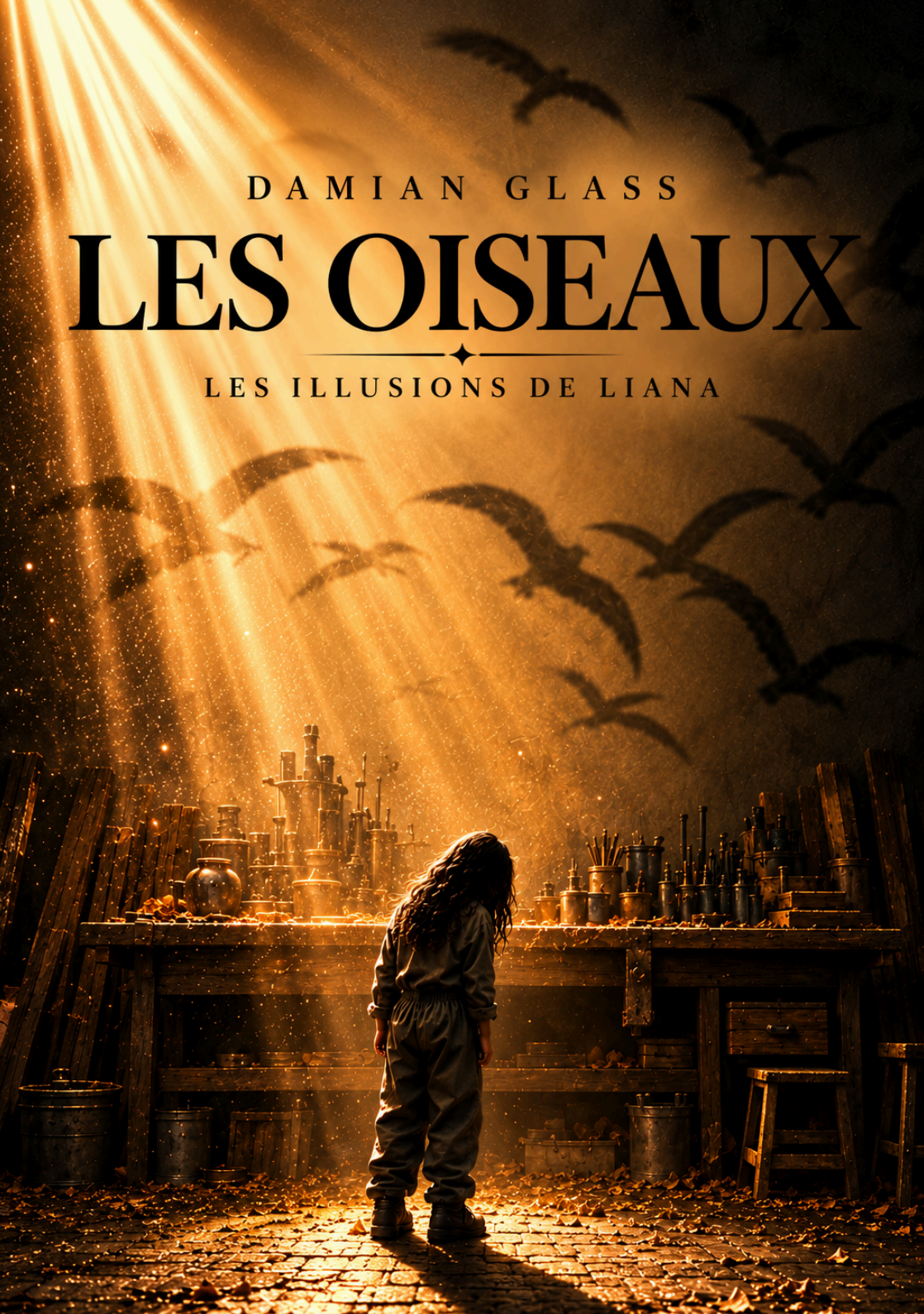


DAMIAN GLASS

LES OISEAUX

LES ILLUSIONS DE LIANA



Les Illusions de Liana est un projet indépendant.

Vous pouvez soutenir la création des prochaines histoires.

→ **Soutenir le projet**

<https://buymeacoffee.com/damianglass>

11

Liana aurait pu dire qu'elle avait passé la pire journée de sa vie. Elle, qui avait grandi dans un univers de prévisibilité où chaque décision n'appartenait qu'à elle, se retrouvait dans un vaste champ d'imprévisibilité où chaque heure faisait paraître la précédente plus normale que la suivante.

Après le petit déjeuner et le discours étrange de cet homme en rouge, elle et les étrangers avec qui elle partageait tout avaient été conduits dehors. Retrouver le grand air lui rappelait les longues heures qu'elle avait passées dans son terrain vague.

Le camp s'effaça autour d'elle et son pied droit ne marqua pas le pas suivant. Elle tourna lentement la tête et vit la maison qui avait abrité ses années d'innocence. Sur le perron, il y avait sa mère et son père qui la regardaient et lui souriaient. Sa main se leva et elle salua ses parents alors qu'une vague de chaleur montait en elle. Elle avait tellement de souvenirs là-bas et si peu ici. La chaleur, si douce et bienveillante au départ, s'intensifia tellement qu'elle se mit à la brûler de l'intérieur. Son sang battait ses tempes au rythme des bouillonnements. Ses joues s'empourpraient d'un feu invisible aux autres. Ses jambes s'alourdissaient sous le poids

du souvenir. Son bras s'engourdissait, figé par ce vide. Sa main se bloqua dans un "Salut" infini et de l'eau commença à perler à ses yeux.

Au prix d'un effort épuisant et pour effacer ce souvenir si douloureux, elle quitta des yeux la maison et commença à soulever le pied droit pour avancer.

Au même moment, une main s'écrasa derrière sa tête. Liana s'écroula sur le côté. La douleur emplit sa tête. Dans le soleil, qui s'acharnait à sécher ses larmes, elle vit une ombre grise qui se dressait devant elle et qui tendait un bras vers l'avant. Une autre main se tendit vers elle. Elle eut un mouvement de recul et reconnut la fille aux cheveux roux.

— Synia !

La jeune imitation de sa mère venait de trouver un prénom. Le bruit de la seconde claque fit fermer les yeux de Liana, mais elle ne ressentit aucune douleur. Lorsqu'elle les rouvrit, Synia était allongée à côté d'elle et se tenait la joue. Les deux enfants se relevèrent sans s'aider mutuellement et reprirent leur pas lent à la suite les uns des autres.

* * *

L'Empereur, satisfait de lui-même comme toujours, descendait les marches du perchoir et s'avançait vers son gouvernement. Il savait déjà quels seraient leurs premiers mots.

Magnifique. Touchant. Éclairant. Intelligent. Inspirant. Motivant.

Autant de superlatifs qu'il avait déjà trop entendus, mais qu'il aimait toujours autant.

Il venait de passer la matinée à faire son discours habituel sur l'état de l'Empire. Toute cette masse informe qui se pressait pour entendre ses mots était si aveuglée qu'elle ne se rendait pas compte qu'il leur servait toujours la même rengaine d'année en année. Mais cela l'ennuyait autant que cela le rassurait. Finalement, l'Empire qu'il avait conçu était tellement parfait, comme lui, qu'il ne bougeait pas de siècle en siècle.

—Vous avez été si inspirant que je n'ai pas les mots pour qualifier la magnificence de l'éclairage intelligent qui nous touche et nous motive.

L'Empereur sourit.

Ses mots avaient été, comme toujours, prononcés par le chancelier qui semblait porter les mots de tous ceux qui le suivaient, lesquels agitaient la tête pour montrer leur attachement à chaque syllabe prononcée.

—Vous avez ce talent pour nous convaincre que tout ce qui est fait doit être fait comme vous le pensez.

L'Empereur sourit à nouveau, mais son regard venait de glisser vers un député qui s'approchait d'eux.

L'homme portait son costume rouge réglementaire, comme l'Empire l'exigeait. L'Empereur savait que quelque chose n'allait pas dans la tenue du député, mais il ne sut dire quoi au premier regard. Ce n'est que lorsque son esprit fit passer la surprise qu'il le remarqua. L'Empereur se força à avoir un rictus.

Le représentant fictif du peuple continua d'avancer vers l'Empereur et fendit la foule qui le flattait pour lui attraper la main.

— Permettez-moi de vous dire, Mon Empereur, que vous vous êtes surpassé cette année.

Un léger sourire se dessina sur le visage de ce dernier quand il vit l'effet produit par son ironie sur le visage de l'Empereur.

— Il y a juste un petit détail qui me chagrine. Quand vous avez dit que les ressources de l'Empire se maintenaient à un niveau stable et substantiel. J'ai cru entendre la même intonation et la même volonté que les années précédentes. Me trompe-je ?

L'Empereur ne voulait pas tourner la tête vers les membres de son gouvernement qui allaient le regarder bêtement et le regard vide. Sa main, quant à elle, se leva légèrement pour retenir les deux gardes qui venaient de quitter leur position.

— Vous avez trouvé que je manquais d'originalité ?

Une pause.

— Mais l'Empire n'a pas besoin d'excentricité.

L'Empereur venait de poser ses yeux sur le costume du député.

— L'Empire est stable par nature et donc ses ressources le sont de fait. Je n'ai aucun besoin de modifier mon ton et ma diction pour vous satisfaire.

Le député allait ouvrir la bouche lorsqu'il sentit deux mains le saisir sous les épaules et le soulever du sol. La main de l'Empereur s'était abaissée à sa dernière syllabe. Se tournant vers son aréopage, l'Empereur ajouta dans un souffle.

— Nous allons terminer cette passionnante conversation dans mon bureau. Merci à vous de retourner à vos fonctions.

L'Empereur et l'Affront quittèrent l'assemblée sous les regards apeurés des assujettis.

* * *

Liana avait retrouvé le hangar des petits-déjeuners aux alentours de midi, le soleil lui avait indiqué l'heure. Au même moment, l'Empereur refermait la porte de son bureau et le député comprit qu'il ne reverrait plus jamais l'autre côté de ce battant.

Quand elle s'assit à une nouvelle place, elle chercha Synia du regard. Elle était assise trois tables plus loin et elle regardait fixement devant elle. Il lui aurait suffi de lever un tout petit peu les yeux pour croiser le regard de Liana qui la fixait. La projection de gruaux qu'elle reçut sur la joue alors qu'On posait un bol devant elle lui fit baisser les yeux et elle mangea sans appétit et sans goût.

Après le repas, ils furent tous conduits dans un autre hangar où il y avait des établis disposés en cercle concentrique qui regardaient tous dans la direction d'une estrade. Liana comprit qu'elle devait s'installer avec un ou une camarade devant un établi lorsqu'elle vit les anciens le faire. Machinalement, elle s'approcha de la petite fille aux cheveux roux, mais la main de On la saisit et l'installa aux côtés d'un garçon qui avait déjà commencé à sortir des outils d'un tiroir.

Lorsqu'elle vit le marteau et les clous que le garçon manipulait pour assembler des morceaux de bois ensemble, elle revit instantanément son père. Devant ses yeux, elle l'entendait lui dire que les oiseaux seraient heureux d'avoir un endroit pour s'abriter cet hiver et qu'il faudrait qu'elle s'occupe de leur mettre régulièrement de la paille et à manger. Liana sentait l'odeur du bois qui frottait l'un contre l'autre. Elle sentait les frissons sur ses bras alors que le marteau s'abattait sur les clous. Elle admirait son père quand il passait son pinceau sur le bois pour le protéger de la pluie. Elle aussi se sentait protégée par lui.

La règle, qui s'abattit sur l'établi, fit sursauter le hangar. En un instant, la vision s'effaça et Liana vit un tout petit homme qui se tenait devant elle. Sa tête dépassait à peine de l'établi, mais son regard et sa règle sévère suffisaient à le faire paraître pour un géant.

Liana quitta des yeux le On professeur et reporta son attention sur son camarade qui s'affairait déjà à ses côtés.

Un tas de clous se trouvait entre elle et l'adolescent comme un pont entre deux étrangers.

Elle saisit un clou et lui tendit. Il ne le prit pas.

Le garçon continuait de scier le morceau de bois.

Elle prit un autre clou et le lui tendit. Il ne le prit pas.

Maintenant, il avait levé les yeux et consultait un dessin devant lui.

Elle prit un troisième clou, le lui tendit. Il ne le prit pas.

Les mains du garçon essayaient d'assembler deux morceaux ensemble.

Liana prit un énième clou, le lui tendit. Il ne le prit pas.

Les fragments ne correspondaient pas. Le garçon prit un rabot.

Liana avait toujours le même clou tendu.

Les morceaux de bois correspondaient enfin. Alors qu'il allait prendre le clou, une sonnerie terrifiante remplit le hangar. L'adolescent reposa tous les outils dans le tiroir et le referma.

Liana avait lâché son clou qui lui était tombé sur le pied. Aucune douleur.

* * *

L'Empereur se tourna vers le député. Il venait de fermer la porte.

— Vous voulez un verre ?

Le député accepta et chercha un endroit pour s'asseoir. Il n'y avait que le fauteuil derrière le bureau. Subrepticement, il se posa la question de savoir s'il pouvait s'asseoir là. Lorsque l'Empereur lui tendit son verre, il le porta à ses lèvres et oublia sa volonté de se poser.

— Alors comme ça vous pensez que je me répète et que je pourrai peut-être faire un effort d'originalité dans mes discours ?

— Je n'aurai pas la prétention de vous dire ce que vous devez faire ou dire.

— Pourtant, c'est ce que j'ai cru comprendre !

Le député but une autre gorgée pour dessécher sa gorge.

— Dites-moi comment vous l'auriez écrit mon discours si vous aviez été à ma place.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je pense que c'est plus la chance de vous parler de près.

Le bureau lui semblait de plus en plus chaud.

— Depuis que j'ai eu la chance d'être élu...

— Vous voulez dire que la chance que je vous ai choisie, interrompit l'Empereur.

— Depuis que j'ai eu cette chance-là, je ne veux qu'une chose : vous parler.

— J'en suis enchanté et flatté si je peux l'être plus.

Plus l'Empereur parlait, plus le député avait du mal à trouver un point fixe dans le bureau. Tout le décor tournait.

— Et c'est aussi pour la même raison que vous vous êtes permis de mettre des oiseaux à la place des oliviers réglementaires ?

— Je n'ai jamais été amoureux des oliviers. Je trouve que c'est un arbre à qui l'on octroie trop de symbolique pour ce qu'il est vraiment. Et ce n'est pas n'importe quel oiseau, ce sont des Albatros.

Sa gorge se fermait alors que sa franchise se déversait. Il avait de plus en plus de mal à respirer. Il avait envie de courir ouvrir la fenêtre pour laisser sortir l'air vicié qui lui bloquait les poumons. Mais le simple fait de lever son bras pour boire le faisait tanguer dangereusement.

— D'ailleurs, en règle générale, il y a beaucoup trop de symbolique dans l'Empire pour une coquille qui me semble vide.

L'Empereur ne disait plus rien. Il laissait le député déverser ce qu'il avait sur le cœur. Il ne faisait qu'une seule chose. Tourner autour de lui.

— Et vous croyez que le simple fait de dire tout va bien dans l'Empire et hop, par magie, tout va bien pour tout le monde. Mais si tout va bien, pourquoi on ne peut pas aller voir ce qui se passe ailleurs dans l'Empire ? Nous sommes confinés dans nos castes, pour quelle raison ? Vous nous cachez quoi ?

Ce dernier mot avait été prononcé alors qu'il n'avait presque plus de souffle. Sa respiration était devenue sifflante et l'Empereur s'était arrêté face à lui, mais la pièce continuait de tourner. Il voyait sa poitrine se soulever de plus en plus vite et la détresse grandir dans ses yeux.

Le député n'essayait plus de parler, il essayait de calmer sa respiration et son cœur qui s'emballait de concert. Alors que son sang gorgé d'oxygène circulait plus vite, il lui semblait que ça n'avait aucune utilité. Ses jambes supportaient de moins en moins son léger embonpoint. Ses genoux heurtèrent le sol et le bureau se mit tellement à tourner que le député ne savait plus où était l'Empereur.

Ce dernier lui prit le verre des mains. Il ne voulait pas qu'il se casse lorsque l'homme s'écroulerait. Du cristal de Carrare tout de même. Il se retourna et posa les deux verres sur son bureau. Alors qu'il reposait les yeux sur "l'élus", il était

étendu et s'agitait de soubresauts. Une écume coulait de sa bouche et tachait le tapis byzantin. Alors que l'Empereur remettait ses manches correctement sous son costume, il nota mentalement de faire nettoyer le tapis.

Quand le corps du député fut apaisé, l'Empereur ouvrit la porte et laissa les deux gardes emporter le sacrifié.

* * *

Tous les enfants, ceux qui savaient et ceux qui apprenaient à leur contact, quittèrent le hangar en file indienne. Alors qu'ils traversaient à nouveau la cour, une porte métallique claqua. Liana se retourna pour voir d'où venait le bruit et son ventre se serra. Devant ses yeux se jouait la scène où elle voyait sa mère courir vers elle avec de l'eau qui coulait de ses yeux. Elle ne voulait pas voir ce souvenir, pourtant elle ne pouvait pas détourner les yeux. Ce n'est que lorsque de l'eau perla aussi à ses yeux que le souvenir s'effaça.

— Pourquoi tu pleures, toi ? demanda la femme qui passait à côté d'elle.

Liana venait d'apprendre ce que l'eau coulant de ses yeux voulait dire.

12

Serien attendait ce moment de l'année avec impatience. Il savait que ce qui importait était de se montrer. Il fallait que l'on vous voit. Chacun des députés avait à cœur de trouver le moyen de se démarquer. Il était même d'usage que pendant des mois, les "élus" échangent des messages pour se dire qui allait porter tel bijou, qui allait faire teindre son foulard de tel rouge, qui allait arborer son épée de telle sorte. Cette année, Serien n'avait échangé aucun message avec les autres députés. Il voulait garder précieusement son idée.

Il avait pris son rendez-vous depuis des mois. Tout le monde voulait avoir un costume taillé par le fameux Monsieur Caulfield. Ce jour-là, le tailleur était débordé, mais il prit le temps d'écouter l'idée de Serien. Quand le député avait fini d'expliquer ce qu'il attendait pour son costume, M. Caulfield poussa Serien dans son bureau. Mais vous êtes fou, avait chuchoté le tailleur. Vous ne connaissez pas le règlement, lui avait-il murmuré.

— Je ne ferai pas une telle hérésie.

— M. Caulfield, je ne vous demande pas de me le faire. Je veux que vous m'appreniez à le faire.

— Vous n'y pensez pas, il faut des années pour faire un bon tailleur.

— J'ai tout mon temps, je suis député.

M. Caulfield avait levé un sourcil et longtemps hésité avant de lui concéder qu'il avait bien assez de temps pour apprendre.

— L'Empire m'a confié un petit apprenti depuis quelques mois, vous n'avez qu'à lui demander de le faire. Il est plutôt doué pour son âge.

Et il l'était.

Quelques mois plus tard, Serien était dans l'arrière-boutique, M. Caulfield ne voulait qu'il essaie ce costume devant les autres clients, c'était une boutique respectable. Il admirait le travail du jeune apprenti qui restait en retrait dans l'ombre de l'atelier. Il adorait déjà le rouge légèrement plus foncé que l'habituel cramoisi des députés. Sa coupe assez fine et près du corps lui serrait un peu le ventre, mais cela changeait des vestes trop grandes pour cacher l'embonpoint parlementaire. Le doré des boutons, que l'apprenti avait pris le temps de déposer feuille par feuille, changeait tellement des vulgaires boutons dorés que l'on trouvait dans l'avant-boutique. Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était les motifs que l'apprenti avait brodé un par un. Il en était fier parce que c'était lui qui les avait dessinés. Il avait eu l'idée un jour où il se trouvait dans l'hôtel réservé aux députés pour leurs vacances estivales. Sa femme, plus jeune que lui, passait tout son temps sur la plage pour parfaire un bronzage qui l'était déjà. Lui, il adorait passer toutes ses journées sur la terrasse de l'hôtel à regarder les allées et venues. Ses yeux ne quittaient presque jamais le ciel pour ne pas rater une seule des séances de vol plané des albatros.

13

Ce qui avait choqué Marvin, la première fois qu'il était entré dans le célèbre atelier de M. Caulfield, c'était les papiers qui recouvraient les baies vitrées de l'arrière-boutique. Cela donnait à la pièce une atmosphère étouffée et moite. Plus tard, il apprendrait que M. Caulfield n'aimait pas le soleil parce qu'il dénaturait son travail et la teinture qu'il préparait. L'air pesait sur ses épaules et il lui avait semblé sentir ses jambes s'enfoncer un peu. Sans doute les vapeurs des fers à repasser toujours prêts à faire disparaître les plis. Ou alors c'était que le sol était recouvert de chutes de tissu. Il y avait des pointes, des arrondies, des carrés, des ovales imbriqués les uns dans les autres. Une véritable mer rouge en patchwork. Peut-être les poussières de tissu qui rendaient l'air visible et qui dansaient dans les quelques rayons perçant le kraft des fenêtres.

La deuxième chose que Marvin remarqua fut le silence. La présence d'autant de tissu dans un si petit espace étouffait

tous les bruits que les machines à coudre, les presses à repasser, les scies et les ciseaux pouvaient faire. Même parler demandait un effort pour se faire entendre. Heureusement pour M. Caulfield, ce n'était pas sa première qualité, la parlote, comme il disait.

Ce matin-là, lorsque le Talentueux, comme ses clients l'appelaient, avait ouvert la porte, le jeune apprenti n'avait rien entendu. Les deux hommes s'étaient approchés tout en discutant en silence. Marvin avait l'habitude d'être surpris par son Maître. Ses oreilles s'étaient habituées à ne pas l'entendre venir. C'était plutôt le soir lorsqu'il devait quitter l'atelier pour regagner son foyer qu'il était sourd des bruits de la ville.

— Voilà l'excentrique ! Débrouillez-vous tous les deux.
M. Caulfield avait claqué la porte sans bruit.

Les deux hommes s'étaient observés pendant longtemps avant que le député n'ose tirer, sans autre bruit, une chaise et s'asseye face à lui.

— Vous voulez un costume rouge ? Je suppose, avait dit Marvin regrettant presque aussitôt son honnêteté.

— Vous savez donc aussi lire dans les pensées en plus d'être doué avec un fil et une aiguille.

Marvin avait rougi et ses yeux s'étaient posés sur le bout de ses doigts recouverts des marques du dernier costume. Le Maître disait toujours qu'un bon tailleur a les doigts d'une princesse après son bain. Il en était loin.

— Ne baissez pas les yeux, surtout devant moi.

Le député avait posé un regard si tendre sur Marvin que le souvenir du sourire de sa mère avait refait surface, suivi presque instantanément par celui de la roue du camp de rééducation. Effaçant ces images, Marvin passa sa main sur son visage et un faux sourire s'accrocha à ses lèvres.

— M. Caulfield m'a dit beaucoup de bien de vous et je compte sur vous pour me faire un costume un peu spécial.

Serien n'avait pas relevé ce sourire mécanique que le très jeune adulte lui avait adressé. Il savait ce qu'il s'y cachait. Il avait vu ce que l'Empire exigeait de ses enfants pour en arriver là. Il connaissait trop bien la rigide "structure et ordres" des camps. Il avait lui-même expérimenté la roue pour apprendre à ne plus être un enfant. Pourtant, le sourire que Serien adressa à Marvin fut le plus sincère.

Les épaules de l'apprenti se redressèrent et il gagna deux centimètres.

— Vous connaissez donc l'art du fil et des aiguilles si bien que vous pouvez leur donner n'importe quelle forme ?

— Je suppose, avait fredonné Marvin.

— Alors vous êtes l'homme qu'il me faut.

Pendant près d'une heure, le député lui avait expliqué toutes les caractéristiques des albatros. Le nombre de plumes que comptaient leurs ailes, entre 35 et 50 pour les principales, sinon c'était des centaines, voire des milliers. Leur agilité quand ils étaient dans les airs. Leur grâce quand ils glissaient sur les courants, se laissant porter. Leur gaucherie et leur comique lorsqu'ils s'essayaient à la marche. Leur air si paisible

à regarder l'Empire de haut, à contempler toutes ses fourmis qui s'agitent dans le vide. Lui, roi des nuées, si gauche dans ce monde imposé. Lui, le maître des courants à qui l'on a intimé un poste si petit pour son envergure. Marvin écoutait religieusement le député et les images de cet oiseau inconnu se créaient dans sa mémoire.

Marvin releva le menton de son ouvrage, qu'il avait arrêté depuis longtemps. Le silence que Serien avait laissé lui offrait la possibilité d'entendre les battements d'ailes et le léger déplacement de l'air au contact des plumes.

Le député regarda l'apprenti avec une tendresse qu'il ne contrôlait pas. De voir ses yeux suivre un albatros absent, sa peau réagir à un vent qui ne pénétrait pas l'atelier, lui fit poser son regard sur ce même oiseau. Pendant un instant, ils se laissèrent porter par le même courant ascendant.

— Vous le voyez ?

Marvin tourna le visage vers le député et ses yeux pétillants furent sa seule réponse.

— Si je vous parle du costume de circonstance ?

L'apprenti rangea son sourire dans sa mémoire et posa les yeux sur le travail en cours sur son établi.

— Si je vous demande de faire le mien ?

Marvin caressa le tissu rouge et ses doigts se crispèrent au contact crissant du feutre.

— Je n'en veux pas un comme les autres.

Ses mains se détendirent et son esprit s'ouvrit.

— Je ne me reconnais pas dans les traditionnels oliviers de l'Empire.

Serien venait d'essayer de voir à travers les fenêtres.

— Fermez les yeux. Vous voyez encore cet oiseau qui plane dans les airs. Admirez son envergure et sa grâce encore un peu. Entendez-vous son cri qui parcourt des miles pour arriver adouci par la mer. Maintenant laissez cet oiseau quelques instants de côté, et redescendez sur terre. Voyez-vous cet arbre au loin survivre au milieu de ses congénères envahissants. Voyez comme il a étendu son tronc le plus haut possible. Voyez comme il a réuni toutes ses branches qui pointent vers le ciel. Voyez comme il a tenté de faire un abri capable d'accueillir cet oiseau qui glisse au-dessus de lui. Voyez comme il est singulier au milieu de ces arbres.

Un sourire commença à se dessiner sur les lèvres de Marvin, qui disparut presque aussitôt. Serien avait eu le temps de le voir et son regard lui permit d'en accrocher un nouveau.

— Je ne me suis jamais reconnu dans cet arbre qui s'enracine dans des sols arides et caillouteux.

Marvin sentait ses pieds reposer sur les chutes de tissu des costumes d'avant.

— Je peux vous faire un dessin pour vous aider à voir l'oiseau en question.

Marvin parcourut la pièce d'un bout à l'autre et se rappela qu'il n'y avait ni crayon ni papier dans l'atelier. Il n'en

avait pas besoin. Le motif des oliviers était déjà imprégné dans ses mains.

— Vous n'en avez pas, ce n'est pas grave. Je pense que vous savez ce que je veux sur mon costume maintenant.

Les doigts de Marvin commençaient déjà à bouger sur le tissu comme s'ils apprenaient le nouveau motif qu'il leur faudrait reproduire.

Serien était revenu plusieurs fois alors que Marvin préparait son costume. Les deux hommes s'asseyaient l'un en face de l'autre. Comme semblant prendre le thé, ils parlaient pendant des heures de l'albatros. Le temps ne semblait pas avoir de prise sur eux, et pendant les quelques instants qu'ils partageaient, leur âge se confondait et ne formait plus qu'un. Quand le député quittait l'atelier, Marvin reprenait son travail habituel. Il n'avait pas le droit de faire l'hérésie de jour, M. Caulfield le lui avait interdit. Alors il attendait juste avant l'aube et, tel l'albatros qui regagne les cieux, il sortait le costume du tiroir où il le rangeait juste après le lever du soleil.

Quand Marvin travaillait sur la commande de Serien, il ne se piquait pas les doigts. Ils étaient agiles et gracieux. Malgré leur gaucherie à travailler sur les oliviers, ils s'apaisaient en brodant les ailes de géants.

Quand l'aberration, comme l'avait renommé M. Caulfield, fut prête, Serien dut venir la chercher à la tombée de la nuit. Il était hors de question que quelqu'un voit ce costume, même emballé dans du kraft, sortir de son atelier.

Marvin ne revit plus jamais Serien et, parfois, il se disait que son travail n'avait pas dû le satisfaire pour qu'il ne revienne plus. Mais il lui suffisait de caresser le petit morceau de tissu brodé qu'il avait gardé dans son établi pour s'évader à nouveau.

Cette histoire vous a plu ?

Les Illusions de Liana est un projet indépendant. Votre soutien aide à continuer à imaginer, écrire et produire de nouvelles histoires.

→ **Soutenir Les Illusions de Liana**

<https://buymeacoffee.com/damianglass>